



**DIX**



**JOURS**



**AVANT**

**Pôlefiction**



**LA FIN**



**MANON FARGETTON**

**DU**



**MONDE**



# Pôlefiction

De la même auteure  
chez Gallimard Jeunesse :

À quoi rêvent les étoiles

Manon Fargetton

*Dix jours avant  
la fin du monde*

GALLIMARD JEUNESSE

**GALLIMARD JEUNESSE**

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2018, pour le texte.  
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2020, pour la présente édition.

*L'important était de recueillir le peu qu'il filtrerait  
du monde avant qu'il fît nuit...  
En un sens, l'œil contrebalançait l'abîme.*

Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au noir*.

*Il n'y a ni futur ni passé dans la vie.  
Il n'y a que du présent, une hémorragie  
éternelle de présent.*

Christian Bobin, « La fleur de l'air »  
dans *La Part manquante*.

*Jamais d'autre que toi ne saluera la mer à l'aube  
Quand fatigué d'errer moi sorti des forêts ténébreuses  
Et des buissons d'ortie je marcherai vers l'écume.*

Robert Desnos, « Jamais d'autre que toi »  
dans *Corps et biens*.





## **PREMIÈRE PARTIE**



*On n'avait pas prévu ça.*

*On avait prévu les tornades, les raz-de-marée, les éruptions volcaniques, les pluies de météorites, les catastrophes nucléaires, la montée des eaux, les bombes atomiques, la planète qui étouffe sous la pollution, la surpopulation, les épidémies, les manipulations génétiques qui tournent mal. On avait prévu la terre qui se rebelle contre la connerie humaine. On avait prévu l'humanité qui s'autodétruit. Mais ça, on ne l'avait pas vu venir. Comment aurions-nous pu, en vérité? Même aujourd'hui que l'apocalypse se précipite vers nous, personne n'a la moindre idée de ce qui se passe.*

Les doigts de Gwenaël s'immobilisent sur le clavier.

Un pli entre les sourcils, il relit ce qu'il vient de rédiger. *On n'avait pas prévu ça.* Ouais, lui non plus. Jamais un texte ne lui a autant échappé que celui-ci. Il n'en est pas à son premier roman, pourtant. Mais c'est comme si les personnages de

cette histoire cherchaient la moindre faille dans sa concentration pour ouvrir une brèche de pixels entre les lignes et désintégrer son scénario. Ils entraînent Gwenaël vers un livre qu'il ne veut pas écrire. Ces personnages sont un putain de virus, un cheval de Troie dans son cerveau. Et s'il ne peut s'en débarrasser, il peut au moins limiter les dégâts.

Sans état d'âme, Gwenaël supprime le paragraphe.

Il a frappé si fort sur la touche que Sara relève la tête, de l'autre côté du salon. Elle hausse un sourcil.

– Ça va ? articule-t-elle.

Il ôte un écouteur.

– Oui. Le début résiste. Rien de grave.

Elle hoche la tête. Il y a des années qu'ils ne parlent plus en détail de ses romans. Au début de leur relation, Gwenaël a voulu faire d'elle sa première lectrice, mais il a vite senti qu'elle rechignait à s'impliquer. Elle avait toujours une excuse pour esquiver, et lorsqu'elle s'y mettait, il était trop tard, Gwenaël avait déjà corrigé le texte plusieurs fois, les retours de Sara sur la première version n'avaient plus de sens et l'agaçaient plus qu'ils ne l'aidaient. Après quelques crises de nerfs, il avait cessé d'insister. Et elle avait cessé de le relire. Parce qu'il l'aimait aussi pour son indépendance, il avait peu à peu fait son deuil du couple tel qu'il l'avait toujours fantasmé, fusionnel dans les moindres aspects de son existence, jusqu'au plus intime, au cœur de lui-même : l'écriture.

– Je vais me faire un café, lance-t-elle. T'en veux ?

– J'en ai encore. Merci.

– Une pause ne t'aiderait pas ?

Non. Ça ne l'aiderait pas. Et cette conversation qui le détourne de son travail l'aide encore moins.

– Sinon, on pourrait faire un bébé.

Il la regarde et sourit. Un sourire diplomatique. Il aimerait être seul dans la pièce à cet instant. Ne pas avoir à gérer le fantôme des quinze derniers mois, à se sentir coupable de ne pas baiser assez, de ne pas avoir une hygiène de vie irréprochable, d'avoir trois box Internet dans la maison et autant d'ondes wifi qui bombardent leurs organismes, de ne pas savoir s'arrêter de bosser. À se sentir coupable de ne pas arriver à avoir un même alors que tant de copains pondent sans soucis des progénitures à la blondeur adorable – parfois même par accident, les salauds.

Mais Gwenaël n'est pas seul, Sara est là, qui le dévisage d'un air gourmand. Et il ne peut pas lui répondre qu'il voudrait juste écrire sans être interrompu jusqu'à la fin de l'après-midi, que son esprit est occupé, qu'il se sentira plus disponible dans la soirée. Ça déclencherait un incident domestique nucléaire.

Quinze mois, ce n'est pas grand-chose. Les médecins leur assurent qu'il ne sert à rien de s'inquiéter avant deux ans. Pourtant, quand le projet de famille est là et qu'il ne se concrétise pas, quand Sara se persuade qu'elle n'est pas capable de donner la vie, quand l'attente alimente l'angoisse, quand Gwenaël l'entend fondre en larmes chaque fois que ses règles débarquent, quinze mois sonnent comme une éternité. Ça, bien sûr, les médecins s'en balancent. Ils déroulent leurs

statistiques et leurs sourires qui ne rassurent personne.

– Vous savez, plus vous vous mettez la pression, moins vous aurez de chances que ça fonctionne, alors détendez-vous, je ne sais pas, partez en vacances, oubliez le boulot quelques jours, vous êtes jeunes, en bonne santé, il n’y a aucune raison que ça coince !

Oui, bah, ça coince.

Et puis, oublier le boulot, ni lui ni Sara n’en sont capables. Elle est en plein développement de sa start-up, la moitié de la semaine à Paris avec le reste de son équipe, l’autre ici, dans la campagne somnolente qui borde Rambouillet, à bosser comme une malade. Et lui est plongé dans le début de ce roman qui lui met les nerfs à vif.

– Hey, bonne idée, se force-t-il à répondre. Je n’y avais jamais pensé.

Elle grimace, s’approche de lui en retirant son tee-shirt, fait pivoter son fauteuil, s’assied sur ses genoux. Seins à portée de bouche. Gwenaël happe un mamelon, le sent durcir sous ses lèvres. Il sourit.

Cette pause n’est pas une si mauvaise idée, tout compte fait.

Lorsque son téléphone se met soudain à sonner, il le coupe et s’abandonne aux caresses de Sara.

C'est un de ces premiers jours de printemps où le soleil réchauffe les peaux blafardes. Lili-Ann sort du métro. Son ordinateur en bandoulière frappe ses cuisses à chaque pas, comme pour lui rappeler que son mémoire de master n'avance pas. Elle accumule des pages et des pages de documents sans parvenir à rédiger une seule ligne. Pourtant, après trois semestres et demi, il serait temps de commencer. Lili-Ann soupire. Elle aurait aimé, pour une fois, ne pas travailler dans l'urgence, prendre le temps de peser chaque mot. Mais elle a toujours été plus sprinteuse que coureuse de fond : l'an prochain, au dernier moment, elle passera encore une série de nuits blanches derrière son clavier pour rendre son mémoire à temps.

Son téléphone vibre dans sa poche. Elle ne le sort pas. Elle déteste l'idée d'être toujours joignable.

Marchant vers son appartement, Lili-Ann lève le nez. Le monde lui semble plus net dans cet air transparent. Plus léger qu'hier.

Un inconnu à la tignasse hirsute vapote, accoudé à sa fenêtre deux étages plus haut, en observant les allées et venues des passants. Il croise son regard. Le capture. Un reflet éblouissant sur la vitre juste derrière lui le nimbe d'une aura étrange. Lili-Ann dégaine son appareil photo. S'ensuit un échange muet durant lequel elle demande l'autorisation de le shooter, qu'il lui accorde d'un moulinet du poignet avant de souffler avec insolence un nuage de vapeur d'eau. L'image est belle et drôle à la fois, elle évoque les photos *backstage* de groupes de rock des années quatre-vingt-dix, dans une version contemporaine décalée. Lili-Ann zoome, cadre, l'immortalise.

Elle s'apprête à reprendre sa route lorsqu'il lui fait signe d'attendre et disparaît à l'intérieur. Un instant, elle craint qu'il descende – aucune envie d'entamer une discussion au cours de laquelle elle devra produire le fantôme d'un mec imaginaire pour qu'il la laisse tranquille –, mais il revient bientôt, vérifie d'un coup d'œil qu'elle n'a pas bougé, griffonne sur une feuille. Un avion de papier s'élance dans la lumière chaude de l'après-midi. Amusée, Lili-Ann suit sa trajectoire désordonnée au-dessus du boulevard. Alors qu'il s'écrase contre la façade d'un immeuble et termine sa course dans les mains d'un gamin ravi, elle traverse pour le récupérer.

– Je crois que c'est pour moi...

Le garçon la dévisage. Il ne doit pas avoir plus de six ans. *L'âge de ma nièce*, se dit Lili-Ann.

– Tu crois ou t'es sûre ? lâche-t-il.

– Adrien ! le réprimande son père.

Le prénommé Adrien restitue l'avion à regret.



Sous la première aile, l'inconnu a inscrit : « Je t'aurais bien donné mon numéro, mais tu n'aurais pas appelé. » Et sous la deuxième : « Allez, on ne sait jamais... » suivi de dix chiffres. Lili-Ann rit, salue le mec à sa fenêtre. Il hausse les sourcils comme pour la défier d'appeler.

– Hé, Adrien !

À quelques mètres de là, le garçon et son père se retournent. Lili-Ann les rejoint.

– Tu le veux ? demande-t-elle en lui tendant l'avion.

Le visage du gamin s'illumine. Il repart vers la bouche de métro en examinant l'objet sous tous les angles.

– T'es dure ! se plaint l'inconnu en criant par-dessus le vrombissement des voitures.

Il a une voix plus grave que ce qu'elle avait imaginé. Lili-Ann hausse les épaules, puis elle tourne les talons et file vers chez elle, la courroie de son appareil photo autour du cou.

Dure ? Oui. Les pierres qu'elle trimballe au fond de son ventre sont parfois trop lourdes à porter. Alors pour retrouver la légèreté, elle se fonde dans l'imprévu, dans les heureux hasards... Elle tisse les événements de présages à interpréter. Si elle revoit l'inconnu, ce sera un signe, et elle l'écouterait. Mais l'appeler, non, ce serait vraiment trop banal.

Lili-Ann atteint son immeuble, s'engouffre dans l'escalier de service, gravit les six étages, enfile le couloir. La porte est verrouillée. Raph, son coloc, n'est pas encore rentré. Il doit être en train de livrer des colis à vélo à travers la capitale, moulé dans son uniforme fluo ridicule.

Le souffle court, Lili-Ann dépose son ordinateur sur son bureau, attrape une tranche de brioche et s'affale sur le canapé avec son appareil photo. Elle vérifie le cliché de l'inconnu à sa fenêtre. Un sourire s'allonge sur ses lèvres au souvenir de l'avion de papier survolant les voitures.

Elle tend la main vers le bocal posé sur l'étagère, tapote le verre du bout de l'ongle.

– Hello, Loüm. Bonne journée ?

Le poisson rouge s'approche du doigt, suit ses mouvements, puis rejoint la surface et ouvre grand la bouche. Lili-Ann saupoudre l'eau de paillettes multicolores que Loüm s'empresse d'avalier.

Cliquetis de la serrure. Lili-Ann se retourne, prête à accueillir Raph avec une de ces blagues pourries dont ils ont le secret. Elle s'interrompt à l'instant où elle l'aperçoit. Le visage blême de son coloc forme un contraste saisissant avec son uniforme criard.

– T'es au courant ? lâche-t-il.

Une question aussi vague ne peut concerner qu'un événement grave. L'idée d'une nouvelle attaque terroriste est la première à traverser l'esprit de Lili-Ann.

Tendue, elle demande :

– Au courant de quoi ?

Valentin ferme la fenêtre et lance sa cigarette électronique sur le canapé. Qu'a vu cette fille en lui pour le photographe ainsi ? Souvent, il aimerait se redécouvrir par les yeux des autres. Poussé par cette curiosité, par cette nécessité de savoir ce qu'on pense de lui, il a appris à décrypter les attitudes de ceux qui l'entourent et à deviner leurs attentes. Se couler dans les images et les désirs qu'ils projettent le rassure. Les rassure. Rassure tout le monde. Alors, pourquoi s'en priver ?

Une sirène se déclenche au-dehors. Valentin la connaît. C'est celle qui retentit à midi chaque premier mercredi du mois. Sauf qu'on n'est pas mercredi, réalise-t-il avec un temps de retard. Et qu'il n'est pas midi.

Intrigué, il rouvre la vitre, se penche. Sur le boulevard, la plupart des passants se sont arrêtés et tendent l'oreille, l'air inquiet. De petits groupes se forment spontanément et discutent. Valentin extrait son portable de la poche arrière de son jean, lance d'une pression le navigateur, recherche « sirène paris ». Google lui propose des

articles de journaux en ligne, et une dépêche AFP dont le titre lui saute au visage. « Explosions catastrophes en Nouvelle-Zélande et à l'est de la Russie. » Quel rapport avec Paris ? C'est loin, la Nouvelle-Zélande. Attendant que son téléphone charge l'intégralité de la dépêche, Valentin allume la télé. Un bandeau d'alerte défile en bas de l'écran tandis que le président de la République s'exprime en plan serré :

– ... *décidé de faire retentir les sirènes d'alerte à la population dans toutes les villes de France, utilisées d'ordinaire pour les dangers imminents, car nous ignorons la nature de ce phénomène. Pour l'instant, il a lieu de l'autre côté du globe. Mais il a démarré sans signe avant-coureur et il se propage. Il pourrait survenir chez nous de manière aussi inattendue, ou poursuivre sa course durant plusieurs jours jusqu'à nous atteindre. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour le contrer. L'armée est mobilisée, ainsi que...*

– Quel phénomène, putain ? peste Valentin.

Il baisse les yeux vers son téléphone. La dépêche AFP parle de bombardements, d'explosions, en restant très floue. Une guerre ? Un pays attaque la Nouvelle-Zélande, et tout le monde craint une troisième guerre mondiale ? Quel pays ? Pour quelle raison a-t-il lancé une offensive ? Et contre la *Nouvelle-Zélande*, sérieusement ? Pourquoi le président qualifie-t-il cette guerre de « phénomène » ?

Valentin sent son pouls s'accélérer tandis que ses pensées s'emballent.

– *En attendant que nos experts nous livrent un compte rendu détaillé de la situation*, continue

le président, *nous demandons à la population de rentrer chez elle et d'y rester. Nous vous tiendrons informés de l'évolution des événements.*

– On ne sait rien, reformule Valentin, mais surtout, restez parqués chez vous, ça sera plus simple. Bande de connards incompetents!

– Qu'est-ce qui se passe, mon chéri?

Valentin se retourne. Sa mère, robe de chambre râpée, cernes profonds et cheveux emmêlés, oscille sur le seuil du salon comme si elle ne parvenait pas à se décider à entrer. La colère de Valentin retombe aussitôt. La présence de sa mère le force à ravalier son angoisse et les milliers de questions qui traversent son esprit. Il éteint la télé.

– Rien, maman. Tout va bien. Est-ce que tu as besoin de quelque chose? (Elle fronce les sourcils. Ne répond pas.) Viens, je te raccompagne dans ta chambre.

Il prend son bras et l'entraîne avec douceur par le couloir obscur.

Depuis combien de jours n'est-il pas rentré chez lui? Une dizaine au moins. Il l'aime, pourtant, ce studio qu'il loue depuis qu'il a trouvé un organisme pour se porter garant. Seulement, sa mère ne s'en sortirait pas seule. Pas dans cet état.

Alors qu'il rabat la couverture sur le corps amaigri, la silhouette de la fille à l'appareil photo jaillit de sa mémoire. Son dernier souvenir avant que le monde bascule?

*J'aurais dû descendre lui parler, regrette-t-il.*

## 4

H-238

Blême, Lili-Ann regarde les images défiler sur l'écran de son ordinateur, jetant par moments des coups d'œil hagards vers celui de Raph, qui visite un autre site. Son premier réflexe après l'annonce de son coloc a été de se connecter. Puis elle s'est précipitée sur son téléphone pour tenter de joindre ses parents et a découvert l'appel en absence de sa mère. Ils sont en vacances au Japon. Et ils ne répondent pas.

Fébrile, Lili-Ann consulte sa messagerie vocale.

– Ma chérie, c'est maman. Je... je ne sais pas exactement pourquoi mais... l'ambassade de France nous a joints pour tenter de nous rapatrier. On devrait atterrir à Paris dans quarante-huit heures. Je t'aime, papa t'embrasse, préviens ta sœur, s'il te plaît. J'aimerais vraiment savoir ce qu'il se passe... On se voit dans deux jours. Si tout va bien.

Si tout va bien. Ces derniers mots arrachent à Lili-Ann un sanglot irrésistible. Elle aussi veut comprendre ce qu'il se passe. Mais personne ne le sait. Journalistes et envoyés spéciaux se relayent

à l'antenne en répétant les mêmes bribes d'information à grand renfort d'images 3D modélisées à la hâte : les explosions – c'est le mot qu'ils emploient tout en précisant qu'ils en ignorent la cause – ont débuté à 16 h 42, de manière simultanée, tout le long d'une immense ligne courant du pôle Nord jusqu'au pôle Sud, qui passe quatre cents kilomètres à l'ouest du 180<sup>e</sup> méridien. Elle traverse la pointe est de la Russie, la Nouvelle-Zélande et l'Antarctique.

Il semble que cette ligne d'explosions se soit aussitôt dédoublée. L'une migre vers l'est et l'autre vers l'ouest. Elles progressent à une vitesse régulière d'environ vingt-cinq kilomètres-heure au niveau de l'équateur, et moins rapidement à mesure qu'elles s'approchent des pôles.

Deux heures plus tard, les deux murs d'explosions ont donc parcouru une tranche de la Terre qui, à l'équateur toujours, mesure une centaine de kilomètres. Tout contact a été perdu avec les hommes qui y vivent.

Ce qui reste de la Nouvelle-Zélande est en proie à la panique. Des vidéos tournées à Auckland, postées sur Internet avant que les liaisons soient interrompues, montrent un tremblement de terre continu qui fissure les routes et lézarde les façades. Sur l'une d'elles, enregistrée à l'aide d'un smartphone, on aperçoit la ligne d'explosions. Un mur de poussière terrifiant de plusieurs dizaines de mètres de haut domine l'aube blafarde.

Que laisse-t-il derrière lui ?

Est-ce que les explosions s'y poursuivent, ou se limitent-elles à ces deux lignes jumelles qui avalent la Terre mètre après mètre ?

Y a-t-il des survivants dans la zone dévastée ?

Impossible à déterminer. Aucun satellite ne parvient à la photographier ; quant aux drones et aux avions lancés à travers les explosions, ils ont fini pulvérisés.

Lili-Ann s'acharne sur son téléphone, tente pour la énième fois de joindre sa sœur aînée, en vain. Le réseau est saturé. Elle fait défiler les statuts Facebook. Elle se sent comme hors d'elle-même, détachée de ses propres émotions. Sidérée.

– *Si le phénomène se poursuit avec la même vitesse de propagation, annonce le journaliste, les explosions devraient atteindre la côte est de l'Australie dans trente-huit heures, la côte ouest de l'Alaska dans quarante-cinq heures, le Japon dans soixante heures...*

Japon. Soixante heures. Le ventre de Lili-Ann se noue un peu plus. Ses parents seront-ils évacués à temps ? Les aéroports risquent d'être pris d'assaut.

– *... l'est de la France dans neuf jours et demi, et il faudra dix jours pour que les deux lignes de front se rejoignent à quatre cents kilomètres à l'ouest du méridien de Greenwich.*

Lignes de front. Les journalistes sont passés du champ lexical médical à celui de la guerre. Ont-ils de nouvelles informations qu'ils ne peuvent divulguer ? Ou est-ce juste le besoin maladif de désigner un bouc émissaire ?

L'endroit où les deux fronts d'explosions se rejoindront dans dix jours apparaît sur les deux écrans d'ordinateur à une fraction de seconde d'intervalle. Une longue balafre qui traverse



l'Angleterre, sépare la Bretagne de la France, se poursuit à travers l'Espagne, puis découpe la bosse de l'Afrique avant de se perdre dans l'océan jusqu'à atteindre l'Antarctique. Aussitôt, Lili-Ann comprend. Tout le monde comprend.

– Ce sera la frontière des derniers survivants, murmure Raph.

Lili-Ann hoche la tête. La ruée ne tardera pas. Tous voudront s'y rendre. Tous n'en auront pas les moyens.

Et elle ? Elle ne sait pas. Elle est tétanisée, ne parvient pas à réfléchir.

Soudain, son téléphone vibre.

Un SMS de sa sœur.

Si ça ne s'arrange pas, on sera chez les parents dans trois jours. Rejoins-nous.

Chez leurs parents... Malin. Ils habitent sur la côte, non loin de la frontière des derniers survivants. Ces deux phrases ressemblent tellement à Laure. Concises, efficaces, rationnelles, dénuées de pathos. Tout l'inverse de Lili-Ann. Laure est déjà dans l'action quand elle, choquée, ne parvient pas à absorber la nouvelle. Des larmes s'échappent sur ses joues. À la hâte, elle tape : *J'y serai. Je t'aime. J'ai eu un message des parents, l'ambassade essaie de les rapatrier. Elle prie pour que ce texto trouve sa destinataire malgré les défaillances du réseau.*

Raph a basculé sur Twitter. Parmi la vague de réactions horrifiées, certains s'interrogent sur la cause des explosions. Pour une fois, personne n'ose l'humour. Quelques interventions donnent la nausée. *On ne va pas pouvoir accueillir tout le monde, hein... Les étrangers devraient avoir la*

*dignité de mourir chez eux, déchiffre Lili-Ann. Plus haut, l'Amérique se réveille : It's judgment day! I pray for us all!*

*Et celui-ci, limpide, terrifiant : Si rien ne survit derrière ces explosions, nous sommes dix jours avant la fin du monde.*

Lili-Ann ferme les paupières. Les rouvre.

Elle a envie de faire taire l'émission spéciale en rabattant violemment l'écran de son ordinateur, comme si éloigner les voix des journalistes pouvait atténuer l'horreur de la réalité. Mais, hypnotisée par le ballet millimétré de la télévision, elle n'y parvient pas et, comme des milliards d'autres à travers le monde, elle reste scotchée aux images du mur d'explosions qui dévaste Auckland pour la centième fois dans un martèlement terrifiant.

*Quelque part dans le monde, il y a des gens qui dorment, songe-t-elle avec envie.*

Des gens qui ne savent pas encore.

Le téléphone portable de Béatrice vibre sur sa table de chevet. Elle tend la main, décroche à tâtons. La voix de son supérieur finit de dissoudre sa torpeur :

– Bébé! Pas trop tôt! Qu'est-ce que tu fous?

– La sieste..., grommelle-t-elle. Je suis de repos, JB, c'est toi qui as insisté pour que je...

– Allume la télé et ramène ton cul! On a besoin de tout le monde!

Le ton du commissaire Lesage est assez alarmant pour que Béatrice retienne la réponse cinglante qui lui monte aux lèvres. Elle jette un coup d'œil au réveil. Dix-neuf heures. Elle a écrasé.

– Qu'est-ce qui se passe, boss?

– Magne-toi.

– J'arrive.

– Tu ferais mieux de...

La communication s'interrompt. Béatrice tente de rappeler sans y parvenir; son téléphone se contente d'émettre un bip avant de raccrocher tout seul.

Elle abandonne l'appareil sur le deuxième

oreiller, prend une grande inspiration, se lève. En marchant vers la cuisine à l'américaine, elle récupère son jean, sa chemise et son soutien-gorge abandonnés sur un fauteuil, puis elle presse le bouton de la cafetière et s'habille à la hâte. Elle surprend le reflet de ses jambes nues dans la vitre du four. Grimace. Béatrice n'a jamais aimé son corps. Adolescente, elle le scrutait et effectuait mille exercices en espérant qu'il s'améliorerait. Passé trente ans, elle a admis que son apparence irait de mal en pis et a cessé de s'en préoccuper. De toute façon, elle n'a jamais permis à un homme de rester assez longtemps chez elle pour qu'il ose émettre un avis sur la circonférence de ses cuisses ou pour qu'il remarque les rides bizarres qui se forment au niveau de son aine lorsqu'elle s'assoit. Béatrice est mariée à son job et elle s'en porte très bien.

Elle saisit son expresso fumant, gagne le salon. Après une minute à pester en farfouillant entre les coussins du canapé, Béatrice déniche la télécommande sur la table ronde qui lui sert de bureau. Elle allume la télé. Les images qui surgissent sur l'écran manquent de lui faire lâcher sa tasse.

– Putain..., murmure-t-elle.

Sans attendre, elle enfle son manteau, rassemble sa tignasse rousse sur sa nuque, attrape son casque, ses clefs, et quitte la maison. Sa moto file dans le soir en direction du commissariat.

– Commandante, la salue Karen derrière le comptoir d'accueil.

Béatrice aime bien cette gamine. Elle lui rappelle celle qu'elle était vingt ans plus tôt et qui, fraîchement émoulue de l'école de police,

prétendait ne pas se laisser atteindre par la violence crasseuse à laquelle ils sont confrontés chaque jour. Sauf qu'aujourd'hui, la réalité va bien au-delà. Le visage de Karen est blême et ses lèvres tremblent. Béatrice pose une main sur son épaule.

– Où est Lesage ?

– À l'étage, salle de réu.

– Merci.

Béatrice avale les marches deux par deux et entre dans la salle de réunion sans prendre la peine de frapper. Une dizaine de ses collègues aux visages défaits s'y trouve. Certains ont pleuré. Pourquoi n'a-t-elle pas pleuré ? Depuis combien de temps n'a-t-elle pas pleuré ?

– T'as pris ton temps, gronde le commissaire Jean-Baptiste Lesage.

– Les jours de récup, ça ne me réussit jamais.

Sa tentative de détendre l'atmosphère tombe à plat.

– Assieds-toi, Bébé.

Comme les autres, elle reste debout.

Au début de sa carrière, elle détestait ce surnom infantile dont Jean-Baptiste l'avait affublée. Bébé, les initiales de Béatrice Blanche. Aujourd'hui, elle s'y est habituée, et avec ses quarante ans passés, le sobriquet la fait même plutôt sourire.

– Bon, reprend Jean-Baptiste Lesage d'une voix moins assurée que d'ordinaire, les télévisions du monde entier affichent la même carte, avec une dernière frontière de l'humanité qui passe pile chez nous. Tous ceux qui veulent survivre quelques jours de plus sont déjà en route. L'aérodrome local est saturé de Boeing. Pour l'instant,

ça roule encore bien sur les principaux axes routiers, mais des embouteillages monstrueux se forment partout en Europe et convergent vers nous.

– Pas que vers nous, nuance Béatrice. Cette frontière traverse la Bretagne de haut en bas. Et un bout de l'Espagne, du Royaume-Uni, de la bosse de l'Afrique...

– Certes. Mais ceux qui viennent par ici ont l'air de préférer le bord de mer à la cambrousse. Allez comprendre pourquoi.

– Tu as des infos sur les explosions? lance Manuel.

Manuel est arrivé au commissariat à peine un an après Béatrice et ils ont gravi ensemble les échelons de la hiérarchie. Après JB, ils sont les plus anciens du groupe à travailler ici. JB secoue la tête, passe une main sur son visage anguleux.

– J'ai appelé un paquet de gens, et personne ne connaît l'origine de ces explosions – ou du moins, personne n'accepte de me le dire. Impossible de prévoir à quoi vont ressembler les jours qui viennent. Il faut nous attendre à tout, parce qu'on aura forcément affaire à pire que ce qu'on est capables de concevoir. Notre boulot va être d'endiguer la panique, de maintenir un semblant d'ordre public... Être présents. Rassurer. Montrer nos tronches, nos uniformes, nos badges. Nos armes, le moins possible. Chacun est libre de rester ou de partir. Moi, je serai là jusqu'au bout.

Évidemment qu'il sera là. JB va se la jouer marin qui coule avec son navire. Béatrice et ses collègues échangent des regards. Graves, perdus, terrifiés.

– On ne peut pas se barrer comme ça, murmure une lieutenant.

– Ce serait comme déserteur, approuve un autre.  
JB se redresse, un éclat de colère dans le regard.  
– Ce n'est *pas* de la désertion. Il n'y a pas de débat moral, ici, arrêtez vos conneries.

– Bien sûr que si, rétorque Manuel. Personne n'a choisi ce job au hasard. *Pro patria vigilant.* « Ils veillent pour la patrie. » On est assermentés, on a signé.

– S'il s'agissait de faire des dizaines d'heures sup pour gérer une situation de crise, je serais d'accord avec toi, Manu. Là, ce serait ce pour quoi vous avez signé. Mais ce n'est pas une situation de crise. C'est une putain de fin du monde. Personne ne vous jugera, personne ne vous en voudra, personne ne vous reprochera de préférer passer le temps qu'il nous reste avec vos proches. Vous ne serez pas de moins bons flics ou de moins bons êtres humains en passant cette porte. Et ne vous pourrissez pas ces derniers jours avec des conneries de remords ! C'est clair ?

Personne n'ose répliquer, sûrement parce que c'est ce que la plupart d'entre eux souhaitaient entendre pour se sentir moins mal de partir. Les cinq lieutenants et deux capitaines quittent la salle après quelques étreintes.

– Bon courage, lance l'un d'eux avant de sortir.

Le regard bleu dense du commissaire étudie ceux qui n'ont pas bougé. Deux commandants – Manuel et Béatrice –, un capitaine, un lieutenant.

– Et Karen ? demande Béatrice.

– Je l'ai vue tout à l'heure, répond Jean-Baptiste. Elle veut rester.

Deux lieutenants, donc. Ça aurait pu être pire.

– Stéphane, Aurélien, poursuit le commissaire, prenez une voiture et allez vous balader en ville. Je veux savoir comment réagissent les gens. Faites-moi un rapport radio toutes les heures. (Le capitaine et le lieutenant quittent la pièce aussitôt.) Béatrice, tu patrouilleras sur la grande plage cette nuit. Je veux être tenu au courant du moindre incident.

– Tu penses que ça va chauffer dès cette nuit ?

– J’espère pas. Prends Karen avec toi. Quant à toi, Manuel, tu arrêtes tes conneries, et tu files retrouver tes gosses.

– Commissaire, je...

– C’est un ordre. Dégage d’ici, et ne reviens pas.

Les mâchoires de Manuel se contractent tandis qu’il affronte son supérieur du regard. Après quelques secondes, il capitule. Il pose en silence sa carte de police sur la table, conserve son arme de service, étreint Béatrice avec une force désespérée, et sort.

Elle s’apprête à le suivre, lorsque le commissaire Lesage la rappelle :

– Ça va, ma grande ?

Il a l’air inquiet. Il a toujours été protecteur avec elle. Et soudain, tandis que les yeux perçants de son supérieur fouillent dans les siens, Béatrice se sent faiblir. Elle n’a pas pris le temps de sonder ses pensées ou de digérer le choc qu’a provoqué la nouvelle des explosions. Elle a foncé ici pour ne pas avoir à y réfléchir. Elle a endossé son costume de super-flic, refoulant au fond d’elle-même ses sentiments personnels. Et au fond d’elle-même, elle est terrifiée.



– Je vais tenir le coup, répond-elle d'une voix trop aiguë.

– Tu vas visiter tes parents ?

Elle hausse les épaules.

– Ils ne savent pas qui je suis. À quoi ça servirait ?

– C'est toi qui vois.

– C'est tout vu.

– Je peux compter sur toi, alors ?

– Comme toujours, boss.

Béatrice se force à lui sourire, puis tourne les talons.

## 6

*H-232*

Minuit.

Sara raccroche le combiné du téléphone fixe pour la centième fois de la soirée, jette un coup d'œil à Gwenaël qui frappe les touches de son clavier avec une rage électrique, se rassied devant ses deux écrans divisés en une dizaine de rectangles vidéo. Dans chacun d'eux, le visage familier d'un membre de sa start-up. Elle enfile ses écouteurs pour reprendre le fil de la conversation.

– Mais BIEN SÛR que ce sont des aliens, enfin ! s'exclame Barthélemy, son programmeur informatique.

– J'ai analysé les vidéos qui viennent de sortir, renchérit Auriane. Rien n'a été rajouté. Elles m'ont l'air réelles, les mecs. Ce putain de mur de débris est réel.

– Il fait au moins vingt-cinq mètres de haut...

– Le double. Regarde la hauteur des immeubles.

– La puissance des explosions doit être démentielle, observe Lila, ingénieure en résistance des matériaux.

Sara les écoute un moment poser des hypothèses techniques. Sa main plonge encore et encore dans le paquet de chips. Les sentir craquer sous ses dents l'aide à réfléchir.

– Les gars, les arrête-t-elle.

Aussitôt, ils se taisent. Elle est à l'initiative de leur projet de drones secouristes et gère leur équipe, ils ont l'habitude de respecter sa parole.

– Analyser, c'est bien, poursuit-elle, et je sais que c'est un réflexe pour nous tous. Mais on n'a ni les données ni le temps nécessaires. Donc... qu'est-ce qu'on fait ?

– On pirate les données dont on a besoin.

– On s'organise pour gagner du temps.

Sara laisse échapper un rire bref. Ces crétins de nerds sont la fratrie qu'elle n'a jamais eue ; les voir si fidèles à eux-mêmes alors que le monde entier bascule dans un futur incertain lui réchauffe le cœur.

– À quelles données vous pensez ?

– Des scientifiques doivent bosser avec différents gouvernements en ce moment. Il suffit de trouver lesquels et d'entrer sur leurs bécanes.

– OK. Le piratage est davantage votre domaine que le mien. L'organisation, en revanche... Barthélemy, Maryam, Aldo, je vous laisse jusqu'à demain midi pour nous fournir des infos fiables. Après ça, vous récupérez nos bébés, vous les mettez dans un coffre de voiture, et vous ramenez vos fesses sur la côte. Vous avez vu l'emplacement de la dernière frontière des survivants. Du temps, c'est là-bas qu'on en aura le plus.

Leurs bébés, ce sont les drones qu'ils développent depuis trois ans. Ils ont pour but d'aider

les secours à retrouver des survivants dans des zones difficilement accessibles, comme après une catastrophe naturelle. Et aucun d'entre eux n'aurait le cœur de vider les lieux sans les emporter.

Un bref silence ponctue sa déclaration. Elle sait que ses amis n'ont pas de famille à rejoindre, c'est ce qui les a rapprochés durant leur doctorat, en plus de leur fascination pour la technologie.

– Mais Sara, murmure Lila, si c'est... si c'est la fin du monde pour de vrai, est-ce que ça a vraiment un sens ?

– Si c'est ce que nous apprennent les datas, répond Barthélemy, il n'y aura plus qu'à partir en beauté. Je me charge d'apporter le rhum.

– Une fête ?

– Pas *une* fête, *darling*... La mère de toutes les fêtes.

Des sourires en coin fleurissent sur la mosaïque de visages. Une carte s'ouvre soudain sur leurs écrans, avec une flèche et des coordonnées satellites.

– Au cas où on perdrait la connexion, indique Barthélemy. On se retrouve là-bas, et on s'y pointe tous les jours à midi pour récupérer les retardataires jusqu'à ce qu'on soit au complet.

La sonnerie stridente du téléphone fixe retentit. Sara s'excuse, se lève. C'est Magali, une amie d'enfance, qui lui demande comment elle va et ce qu'elle compte faire. Les appels n'ont pas cessé depuis la fin de l'après-midi. Sara n'avait pas pris la mesure, jusqu'ici, du nombre d'amis pour qui elle s'inquiéterait et qui s'inquiéteraient d'elle dans un moment pareil. Elle a toujours été quelqu'un de sociable. Enfant, avant même

de perdre ses parents, ses amis étaient le centre de son univers. Cette tendance s'est renforcée ensuite. Elle a créé autour d'elle un réseau dense et puissant pour affronter le monde. Sentir cette trame se resserrer ce soir lui fait un bien fou.

Gwenaël, lui, n'est pas ainsi. Il a trois compagnes de vie. L'écriture, la solitude et Sara. Les deux premières se complètent et s'autoalimentent en circuit fermé. Sara, elle, s'est toujours ressentie comme l'élément perturbateur. Elle est l'autre, pas l'officielle. C'est le prix à payer pour aimer Gwen.

Elle embrasse Magali qu'elle sent au bord des larmes à l'autre bout du fil, marche vers Gwen, pose une main sur sa joue. Il s'y appuie un instant, lève les yeux vers elle. Il y a mille questions que Sara voudrait poser. Pourquoi poursuis-tu l'écriture de ce foutu roman ? À quoi bon ? Qui le lira, bordel ? Tu ne crois pas qu'on devrait profiter ensemble des jours à venir ? Elle les tait. Elle craint que les réponses lui soient insupportables.

À la place, elle demande :

– Tu as entendu ce qu'on a dit ?

– Non, avoue Gwen dans un froncement de sourcils.

– On part retrouver la bande sur la côte demain matin.

– Pourquoi ?

– Survivre plus longtemps. Chercher une solution. Vivre pleinement le temps qu'il nous reste à vivre s'il n'y en a pas. Tu peux écrire n'importe où, de toute manière...

– Pas si je ne recharge pas mon ordi.

– Papier. Crayon.

– Toi, m'éloigner de la technologie ? ironise-t-il.  
Tu te sens bien ?

Elle sourit. Elle voit son hésitation sous sa tentative d'humour, et tout ce que ces explosions bousculent en lui.

– Viens, s'il te plaît, insiste-t-elle.

Gwenaël retient un soupir.

L'écriture a toujours été sa bulle. Depuis dix ans, elle est aussi devenue son métier. Il invente des monstres, des mondes étranges, des vaisseaux spatiaux, des extraterrestres horribles, des êtres sublimes d'absolu, des futurs utopiques ou cauchemardesques, et non seulement il est payé pour ça, mais des lecteurs paient, eux aussi, pour entrer dans ses songes.

Le rêve, pour beaucoup de gens.

Lui, il ne sait juste rien faire d'autre. Alors, il remercie chaque jour tous les dieux imaginés par les hommes – on ne sait jamais – de lui avoir laissé la possibilité de vivre de sa plume, même difficilement.

Sauf que, depuis sept heures, tout s'est inversé. C'est le réel qui frappe à la porte de son imagination, s'y immisce, contamine sa bulle. Les explosions et leur traîne de terreur sont partout dès qu'il cesse d'écrire. Mais lorsqu'il se colle à son clavier, elles s'imposent encore. Elles veulent être

racontées. Et l'histoire qu'il avait planifiée s'efface à leur profit. Ses personnages se déforment. Se transforment. Gwenaël peine à retrouver leur cohérence.

Peut-être changer de décor lui ferait-il du bien, en effet ? Il n'emporterait qu'une version imprimée de son texte, des feuilles vierges et une trousse pleine. Revenir à l'essence, la main qui trace les pensées. Et puis être sur la côte lui offrirait quelques heures de plus pour boucler son histoire, ce qui ne serait pas du luxe.

Parce qu'il est déterminé à la finir, cette histoire, même si personne ne la lira, même si c'est la dernière chose qu'il fera avant de crever, il ira au bout. Il doit aller au bout. Il ne peut pas laisser ses personnages en plan, les abandonner, livrés à eux-mêmes, sans savoir ce qui leur arrivera.

Commencer un livre, c'est avoir la responsabilité de le finir.

C'est ainsi qu'il a toujours vu son métier. Sa seule exigence. Raconter la meilleure histoire dont il est capable, et la terminer, quoi qu'il en coûte, quelles que soient les difficultés à surmonter. Il n'a jamais dérogé à cette règle tacite. Et ce n'est pas la perspective de sa propre mort qui l'y poussera. Au fil des années, il en a tué, des personnages, et chacun d'eux portait un fragment de lui. Il s'est familiarisé avec l'idée de la mort. Elle ne l'effraie pas – ou peu. Ce qui l'effraie, c'est de ne pas savoir comment son roman se termine, quel secret se trouve au bout du chemin, celui qu'il connaît déjà mais qu'il a besoin de redécouvrir. C'est tellement plus insupportable que de perdre la vie.



– Bien sûr que je viens, souffle-t-il. Je viens avec toi.

À ces mots, les épaules de Sara se relâchent en un mouvement infime.

– Bien, dit-elle seulement.

## 8

*H-229*

Quatre heures du matin.

Sur le seuil de la chambre plongée dans la pénombre, Valentin regarde le visage de sa mère endormie. Si calme. Si maigre. Il ne comprend pas pourquoi elle se laisse mourir ainsi. Elle a toujours été fragile. Dépressive, disent les médecins en lui prescrivant des boîtes de pilules qui l'assomment et ne servent qu'à l'enlever un peu plus à elle-même. Mais depuis un an, elle a renoncé.

Elle lui soutenait souvent qu'il était le trésor qui la reliait à la vie et lui donnait envie de se battre. Enfant, il était fier de l'importance qu'elle lui donnait. Puis il avait peu à peu senti le poids de cette responsabilité peser sur ses épaules. Sans lui, elle mourrait, avait-il compris. Alors il était resté à ses côtés. Il avait endossé le costume du fils aimant et attentif avec facilité. Le rôle de sa vie. Même durant les premières années de ses études, alors que ses amis et ses copines successives le poussaient à l'indépendance, il n'avait pas cédé.

Sa mère l'encourageait pourtant à partir : « Tu ne vas pas t'accrocher encore à ta vieille mère, va vivre ta vie, laisse-moi un peu tranquille ! Jusqu'à quel âge vas-tu rester avec moi ? De mon temps, les hommes quittaient leur famille à dix-huit ans. Maximum. Tu en as plus de vingt, Valentin ! »

Il avait trouvé un compromis. Il avait loué un appartement de l'autre côté du boulevard, en coloc avec deux garçons de sa promo. Mais habiter avec d'autres lui pesait. Et il y avait eu cette opportunité : un ami lâchait un studio lumineux que Valentin adorait, avec une grande mezzanine et une verrière inclinée comme le toit d'une serre. Il avait trouvé une société acceptant de se porter garante pour ceux qui, comme lui, n'avaient pas de proches avec une situation financière stable. Le propriétaire avait accepté son dossier. Et, avec une angoisse sourde, il avait emménagé à l'autre bout de Paris.

Sa mère semblait ravie pour lui et s'octroyait de nouveaux plaisirs. Elle s'était même inscrite à une chorale, ce dont elle rêvait depuis longtemps. Elle allait bien. Elle jouait à aller bien. Valentin avait voulu y croire, avait accepté de lui donner la réplique du bonheur, comme si prétendre être heureux était un premier pas pour le devenir. À force d'y croire si fort, il s'était persuadé que les années grises étaient derrière eux.

Un appel de l'hôpital Saint-Antoine avait douché cette illusion en trois phrases glaçantes : « Monsieur Valentin Anicet ? Votre mère est à l'hôpital, elle est hors de danger. Pouvez-vous venir ? »

Il était venu.

Sa mère avait fait une tentative de suicide. Un

voisin l'avait trouvée inconsciente en lui montant ses courses.

Durant deux jours, Valentin était resté à son chevet, puis il l'avait ramenée chez elle. Ils n'avaient pas parlé. Il ne savait pas quoi dire. Valentin n'était visiblement plus le trésor qui la reliait à la vie. Il ne suffisait plus. Sans même savoir comment, il avait trahi sa mère, il n'avait pas été à la hauteur, et elle avait choisi de l'abandonner.

– Tu avais prévu de me laisser une lettre ? avait-il demandé de but en blanc quelques semaines plus tard.

Elle l'avait dévisagé sans répondre, un sourire d'une tristesse insupportable sur ses lèvres. Bien sûr que non, elle n'avait pas écrit le moindre message. Elle ne lui avait rien laissé qu'un silence en forme de point d'interrogation, un vide glaçant que, bien qu'encore vivante, elle était incapable de combler. Parce qu'il n'y avait pas de réponse aux questions de Valentin. Il n'y avait qu'une incapacité chronique à vivre, une incompatibilité à être au monde, une impossibilité fondamentale à affronter le quotidien de ses pensées.

Appuyé contre le chambranle de la porte, Valentin frotte l'aile de son nez du bout de l'index. Pour la dix millième fois peut-être, il aimerait, rien qu'un instant, se glisser dans l'esprit de sa mère pour ressentir ce qu'elle tait. Valentin n'est pas dépressif, lui. Il aime vivre. Furieusement. Même s'il a la sensation de n'avoir pas profité à fond de son existence. Et à présent que les explosions avancent vers eux pas à pas, il n'en aura pas l'occasion, parce qu'il restera là, avec elle,

jusqu'au bout. Il n'en est pas amer. Il ne saurait faire autrement. C'est la conclusion logique de leur histoire, à elle qui a choisi de laisser naître cet enfant de personne, à lui qui n'a jamais eu qu'elle au monde. Il ne lui parlera pas des explosions. Il la protégera jusqu'à la fin de ce réel trop violent qu'elle ne veut plus affronter. Et ils le quitteront dans un même souffle. C'est ainsi qu'il voit les choses.

Valentin se secoue. Il marche jusqu'au salon et se laisse tomber dans le canapé. Il est épuisé. Il ne peut pas dormir. Le gyrophare d'une ambulance dévoile un instant le désordre de la pièce, puis s'éloigne. Valentin avait prévu de ranger, hier soir. Il a renoncé. À quoi bon ?

Il fait défiler différents sites d'actualités sur l'écran de son smartphone. La Nouvelle-Zélande est entièrement dans la zone grise, comme les journalistes nomment la partie du monde dévastée par les explosions. Des centaines de commentaires succèdent aux articles. Et les satellites ? s'interrogent les internautes. Pourquoi ne peut-on pas obtenir d'images satellites de la zone touchée ? Perte de communication, répondent les journalistes. Manière pudique de dire que les explosions n'atteignent pas que la surface de la Terre, qu'elles ont aussi lieu bien au-dessus de leurs têtes. Ou qu'elles en proviennent ? La thèse d'une attaque extraterrestre est la favorite des réseaux. En même temps, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Les explosions n'ont aucune source visible, ce qui suggère une technologie inconnue, et elles frappent de manière ordonnée, méthodique, sans laisser aucune place au hasard.

Des milliers de personnes tentent de rejoindre des abris antiatomiques. Il y en a peu en France – sous l'Élysée, sous la Maison de la Radio... – mais bien plus en Suisse, si bien que le petit pays est pris d'assaut par des hordes de réfugiés. Il faut dire que les témoignages de ceux qui s'approchent du mur d'explosions, incapables de fuir ou s'abandonnant à des défis suicidaires, sont saisissants.

Valentin lance une application de vidéos en direct. Des millions de personnes s'y connectent depuis la veille pour partager leurs angoisses, leurs prières, leurs techniques de survie, ou leur mort. Ce sont ces dernières vidéos que cherche Valentin. Elles le fascinent. Les vibrations du sol qui remontent jusqu'à la main et font trembler l'image, la vague de poussière qui précède l'assourdissante déferlante, les cris, et puis la fin brutale de la transmission, d'un coup, plus rien, plus personne.

Une vidéo de ce type commence, justement.

Un couple se tient en haut d'une colline. Ils ne doivent pas avoir plus de vingt-cinq ans, et tous deux sont en pleurs. On aperçoit la mer en contrebas – certainement une île proche de la Nouvelle-Zélande, si la vitesse de propagation des deux murs d'explosions est constante. La fille tient le téléphone, elle pointe l'objectif vers le large où l'eau semble se changer en vapeur irisée qui s'élève dans les rayons d'un soleil radieux. Des vagues gigantesques devancent les explosions. Le couple réapparaît dans le cadre. Ils s'embrassent. Ils parlent anglais, bien que la plupart des mots soient incompréhensibles, balayés par le crachotement des rafales de vent. Il faut lire sur leurs lèvres.

Découvrez le nouveau roman  
de Manon Fargetton

*À quoi rêvent les étoiles*

**T**itouan ne sort plus de sa chambre.  
Alix rêve de théâtre.

Luce reste inconsolable depuis la mort de son mari.

Gabrielle tient trop à sa liberté pour s'attacher.

Armand a construit sa vie entière autour de sa fille.

Cinq personnages, cinq solitudes que tout sépare.

Il suffira pourtant d'un numéro inconnu s'affichant sur un téléphone pour que leurs existences s'entrelacent...

«Hasard, destin, alignement de planètes...

Appelez ça comme vous voulez. Moi, j'appelle ça magie.»

*(Disponible en grand format)*



*Dix jours avant la fin du monde*

Manon Fargetton

Cette édition électronique du livre

*Dix jours avant la fin du monde*

de Manon Fargetton a été réalisée le 3 septembre 2020

par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille

pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer en septembre 2020, en France,

par l'imprimerie Maury Imprimeur

(ISBN : 978-2-07-514339-4 – Numéro d'édition : 365056).

Code sodis : U32038 – ISBN : 978-2-07-514341-7

Numéro d'édition : 365058

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications

destinées à la jeunesse.